

Nelson Henricks, *Le plan de la ville*, Article, Montréal, 29 février au 30 mars 2008

Colette Tougas

Number 80, Fall 2008, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tougas, C. (2008). Review of [Nelson Henricks, *Le plan de la ville*, Article, Montréal, 29 février au 30 mars 2008]. *Ciel variable*, (80), 70–70.

Nelson Henricks

Le plan de la ville, Articule, Montréal
29 février au 30 mars 2008

Avec cette installation vidéo, Nelson Henricks signe une œuvre de maturité. Complexes et inspirants, les textes et les images s'y succèdent comme autant de rimes formelles qui exigent, de notre part, un regard et une écoute à la fois vigilants et ludiques.

Comme le titre l'indique, *Le plan de la ville* est une évocation visuelle et textuelle de marques et de tracés urbains, amorcée par Henricks lors d'une résidence à Rome. Dans la Ville éternelle, il a photographié de nombreux fragments de bâtiments, de statues et de tablettes antiques qui font le contrepoids à des images fragmentées de villes contemporaines. En filigrane apparaissent également des photographies d'objets d'allure banale, mais à résonance intime puisque collectionnés par l'artiste dès son enfance. Auteur du texte qui ponctue et relie l'ensemble, Henricks a également puisé dans l'Évangile selon saint Thomas (l'apôtre incrédule !) et dans le livre de l'Ecclésiaste.

Projetée au mur, la vidéo à deux canaux s'offre comme les deux pages d'un livre ouvert. D'abord, des photographies de fauteuils, statiques mais « activés » par un mouvement de caméra, nous situent dans une salle de cinéma et, une séquence ultérieure, dans une salle de projection alors que le texte dit : « Si vous pouviez voir toute ma vie du début à la fin... ». Entre ces deux salles, des fragments de tablettes sont accompagnés de phrases relatant l'aplanissement de maisons au profit de nouvelles qui feront sombrer dans l'oubli toutes les précédentes. Et nous nous trouvons ainsi dans le vif du sujet : la futilité et la fugacité de la vie humaine (le choix du li-

vre de l'Ecclésiaste, qui nous enseigne que « tout est vanité », n'est pas innocent).

Cet enseignement dispensé par le temps, Henricks nous le décline à son tour à travers différentes métaphores – la ville, le corps, le bâtiment – qui elles-mêmes s'enchaînent. La ville prend la forme de cartes géographiques et de ruines romaines, de buildings et de graffitis. Ainsi, à la phrase

vidéo, pizza, disques...) semble confirmer que, sur la place publique en Occident, le commerce et la consommation ont remplacé la religion et la philosophie.

C'est la phrase « Comme un édifice est un livre, comme un livre est un édifice » qui sert de pont et de déclencheur à la section suivante où les petits objets et des photographies de personnes se mettent à s'animer et à tisser, presque à la manière d'une bande dessinée, différents récits ayant trait à la mémoire et au passage du temps.

L'espace manque ici pour traiter de chacune des sections de cette œuvre d'une vingtaine de minutes. Mentionnons sim-

comme un objet, mais comme un instrument de percussion.

Également présente, la création est un sujet qui se matérialise par des dessins (le premier étant celui de la main de l'artiste), apposés à leurs référents réels (brocheuse, cendrier, appareil photo, projecteur, verre, tasse...), qui constituent autant de natures mortes contemporaines. En les faisant se côtoyer, Henricks semble poser la question du rôle de l'art, à laquelle, dans une section subséquente où il associe sa tâche d'artiste à des images de nouveau-né, il apporte lui-même la réponse suivante : « pour donner la vie ».



Le plan de la ville, 2006, installation vidéo, dimensions variable. Photo : Guy L'Heureux

« La ville ressemble à un grand citoyen étendu » (à laquelle fera écho plus loin « Chaque citoyen représente la ville en miniature ») répond une imposante statue d'homme allongé. Puis s'ensuit une enfilade de fragments de statues – torsos, bustes, membres, traits du visage – que vient conclure une série de mains empoignant des livres. Cette dernière initie une séquence de rayons de bibliothèque, en alternance avec des écrits en latin sur tablettes accompagnés de textes à teneur métaphysique, qui débouchent sur des enseignes au néon dont le contenu (perçage,

plement que plusieurs des éléments sont repris dans diverses séquences, tels les personnages d'un film, sur un mode qu'on pourrait qualifier de spirale, puisque la place de l'être humain dans le monde en occupe toujours le centre mais vue d'angles différents. Personnage important, le livre pourrait également être perçu comme un citoyen (bon ou mauvais) et la bibliothèque comme une ville. Parmi les innombrables livres présentés, j'ai pu reconnaître *À la recherche du temps perdu* qui reçoit un traitement particulier puisqu'il est le seul à être manipulé non seulement

Accompagnés de sons électroniques ou de silence, parfois déposés sur des aplat de couleur, toutes ces images et ces textes concluent sur une dernière série où défilent, à répétition, les photographies de quelques personnes. Ces flashes nous ramènent à nous-mêmes et à notre condition. Et devant cela, que faire d'autre que de créer pour laisser ses propres traces ?

—
Colette Tougas est auteure, traductrice et coordonnatrice de projets. Elle vit à Montréal.
—

Emmanuelle Léonard

L'Annonciation

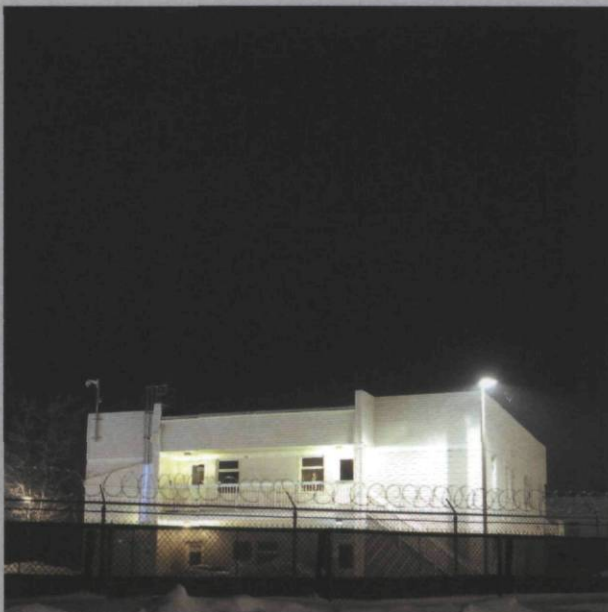
Donald Browne Gallery, Montreal
April 19–May 24, 2008

In her new exhibition at Galerie Donald Browne, Emmanuelle Léonard made her consummately subversive voice heard from the outset. Her singular art of juxtaposition, theatricality, gathered "evidence," and narrative layering once again adumbrated an environmental volume that radically exceeded the sum of its parts.

The quadriptych *retablo* revealed Léonard at her most reduced. Only four photographs were on display, but they were radiant – and riveting. They pinned us to the walls as we pivoted between images of a caged white wolf, a bald eagle, and two

stark photographs of the facade of a women's prison. We experienced a frisson of enclosure and the interrogation chair – innocent bystanders caught, as it were, between a proverbial rock and a hard place. As we moved among these images, we sensed an interlacing of sombre meanings and ominous signs that were disturbing, unsettling, even overwhelming.

Léonard based this meta-narrative on the Biblical story of the Annunciation. But you need not have been raised Catholic here in Quebec to appreciate the powerful dark undertow of this exceptionally moody



Prison de Joliette, 2008,
C-prints, 88 x 85 cm.
Courtesy of Donald Browne
Gallery